Milieu naturel et différences ethniques dans la pensée grecque classique

Au sein des descriptions ethnographiques, l'altérité des peuples étrangers et leurs mœurs singulières s'assortissent d'un milieu naturel spécifique : le voyageur qui pénètre dans un pays dont il ignore et l'histoire et la langue ne peut qu'être frappé de prime abord par l'allure des gens, par leur comportement et par les conditions naturelles dans lesquelles ils se meuvent. Mais le milieu naturel est-il pour autant voué à jouer un rôle quelconque quand cet observateur en vient à le décrire ou se borne-t-il dès lors à faire office de décor ou de contribution à l'exotisme ? On tentera d'examiner ici comment les Grecs de l'époque classique ont pensé les rapports entre le milieu de vie d'un peuple d'une part, ses spécificités physiques et morales d'autre part ⁽¹⁾.

On se fondera dans cette étude sur des ouvrages ethnographiques du ^v^e siècle et des débuts du ^{iv}^e, à savoir l'*Enquête* d'Hérodote, le traité hippocratique *des Airs, des Eaux et des Lieux* et les *Indica* de Ctésias de Cnide. Cette restriction du champ d'investigation permettra de s'intéresser à une époque qui présente une certaine homogénéité sur le plan du savoir ethnographique, dans la mesure où elle précède les conquêtes d'Alexandre ⁽²⁾.

Au dernier chapitre de l'*Enquête* (IX, 122), Hérodote semble établir un lien entre la nature du sol et celle de ses habitants. Selon lui, les Perses, constatant que leur sol était rocailleux, proposèrent un jour à Cyrus d'émigrer vers une terre plus riche. Cyrus les avertit alors :

«les pays mous font habituellement des hommes mous, car la même terre ne saurait faire naître à la fois des produits remarquables et des hommes braves au combat» ⁽³⁾.

Ainsi prévenus, les Perses, dit Hérodote,

«préfèrent vivre sur une terre avare et commander plutôt qu'ensemencer une plaine fertile en étant les esclaves d'autrui».

Deux types de sols sont ainsi mis en contraste, l'un mou, l'autre rocailleux, tous deux peuplés d'hommes aux caractères antithétiques.

L'*Enquête* offre effectivement plusieurs exemples de peuples qui, vivant sur une terre pauvre et avare, affrontent leurs adversaires avec fermeté et courage. C'est le cas des Perses avant

(1) La notion de différence ethnique est bien une notion grecque. L'expression trouve son exact correspondant dans la langue, à une époque il est vrai postérieure à la période classique : Strabon parle en effet d'*ἔθνικαὶ διαφοραί* (II, 3, 1). Mais, là comme ailleurs, la notion a précédé l'expression : Hérodote décrit les différentes peuplades par un système d'analogies partielles et de démarcations.

(2) On se permettra de négliger Aristote, dont on n'a pas conservé de véritable description ethnographique. Les propositions générales émises dans la *Politique*, 1327 b, s'inscrivent dans la ligne du traité hippocratique tout en s'en démarquant sur plusieurs points essentiels. Cf. K. TRÜDINGER, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Bâle, 1918, p. 53, et J. JOUANNA, *Hippocrate*, Paris, 1992, pp. 327-329.

(3) *Φιλέειν γὰρ ἐκ τῶν μαλακῶν χώρων μαλακοὺς ἄνδρας γίνεσθαι · οὐ γὰρ τι τῆς αὐτῆς γῆς εἶναι καρπὸν τε θωμαστὸν φέειν καὶ ἄνδρας ἀγαθοὺς τὰ πολέμια.*

l'avènement de Cyrus, des Massagètes, des Grecs ou des Péoniens. Au contraire, les Mèdes et les Perses après leur victoire sur ces mêmes Mèdes vivent dans une opulence qui n'est peut-être pas sans rapport avec leurs défaites militaires à venir. L'anecdote qui clôt l'*Enquête* illustre d'une certaine manière la destinée des Perses qui, s'étant enrichis de terres fertiles, ont subi une défaite face aux Grecs.

Pourtant, la loi générale énoncée par la bouche de Cyrus ne va pas sans équivoque. Comment faut-il comprendre l'affirmation selon laquelle

«la même terre ne saurait faire naître à la fois des produits remarquables et des hommes braves au combat» ?

Est-ce à dire qu'une terre généreuse, faute d'accoutumer les hommes à l'effort, les rend mous et paresseux ? N'est-ce pas plutôt une application du principe exposé par Solon, selon qui

«aucun pays ne suffit à se fournir de tout : il possède telle chose, mais manque de telle autre» (I, 32), principe repris à son compte par Hérodote quand il affirme, par exemple, que

«des extrémités de la terre habitée ont reçu en partage ce qu'il y a de plus beau, tout comme la Grèce a reçu le climat de loin le mieux tempéré» ? (III, 106) (4).

Une troisième hypothèse, selon laquelle l'homme serait ici assimilé à une production naturelle, nous paraît par ailleurs exclue étant donné le soin qu'Hérodote apporte à distinguer l'espèce humaine des animaux et végétaux. Il faut donc avouer que la formulation adoptée laisse dans l'ombre le raisonnement qui conduit à établir ce rapport entre nature du sol et qualité des hommes.

En fait, à considérer de près les exemples mêmes que nous avons cités pour illustrer cette relation, l'on constate que jamais l'auteur n'établit de lien causal direct entre pauvreté du sol et bravoure de ses habitants. Et les descriptions ethnographiques de l'*Enquête* n'appliquent guère de principes de cet ordre.

Si la qualité du sol n'apparaît pas clairement comme un facteur de différence ethnique, en peut-on dire autant des conditions climatiques ? Il s'avère en fait qu'elles ont une influence sur deux points précis, qui concernent l'un et l'autre le physique des hommes. Elles ont d'abord des effets sur la santé des peuples. Hérodote considère l'uniformité du climat comme salubre, ses fluctuations saisonnières comme cause de maladies :

«Les Egyptiens, dit-il, sont, après les Libyens, ceux qui, de tous les hommes, ont la meilleure santé, grâce, je pense, à leurs saisons, au fait qu'elles ne présentent pas de variations» (II, 77) (5).

Le climat a, d'autre part, une influence sur la couleur de la peau : Hérodote impute la teinte noire de la peau à une forte exposition au soleil (II, 22). Mais ce sont là les deux seuls exemples d'étiologie de particularités ethniques au sein de l'*Enquête*. C'est donc fort peu (6), et cela regarde chaque fois des caractères physiques.

(4) Αἱ δ' ἐσχατιαὶ κως τῆς οἰκεομένης τὰ κάλλιστα ἔλαχον, κατάπερ ἡ Ἑλλὰς τὰς ὥρας πολλὸν τι κάλλιστα κεκρημέναις ἔλαχε. Sur le principe archaïque de répartition des avantages à travers le monde, voir F. HEINIMANN, *Nomos und Physis*, Darmstadt, 1972, p. 23 sq.

(5) L'idée que les changements saisonniers engendrent des maladies est largement répandue dans la collection hippocratique ; cf. J. JOUANNA (n. 2), p. 323. Hérodote témoigne de sa vulgarisation dès son époque.

(6) Il est d'ailleurs rare qu'Hérodote donne des précisions sur le physique de telle ou telle peuplade. Il s'agit alors de leur taille, particulièrement basse ou élevée (petite taille des hommes de Libye qui s'emparent des Nasamons, II, 32 ; les Ethiopiens à Longue Vie sont les hommes les plus grands du monde, III, 20) ; de la couleur de leurs

Jamais le climat n'est invoqué pour expliquer les dispositions psychologiques et morales ou les coutumes d'un peuple. Il est vrai qu'Hérodote parle des mœurs et des usages qui sont en Egypte très différents de ceux des autres peuples, tout comme le sont le climat et le fleuve :

«Les Egyptiens, de même qu'ils ont un climat différent et un fleuve que sa nature distingue des autres fleuves, ont en général adopté des coutumes et des lois qui prennent en tout le contre-pied de celles des autres hommes» (II, 35) (7).

Mais on a eu tort de voir un lien de cause à effet dans ce qui est tout au plus un rapport de simultanéité exprimé par la préposition *ἅμα* («de même que») : en même temps que les mœurs égyptiennes tranchent avec celles des Grecs, de même le climat égyptien se distingue-t-il nettement du climat grec (8). Rien n'indique un lien de cause à effet entre le climat et les mœurs (9). Simplement, les deux types de données n'échappent pas à la rhétorique de l'inversion (10) qui préside à la description de l'Egypte : il y a une double inversion parallèle, celle du climat, celle des usages, et rien n'indique que la seconde soit subordonnée à la première. Hérodote caractérise souvent le climat du pays dont il traite : il signale qu'en Scythie il est «si rigoureux que, pendant huit mois de l'année, le froid y est insupportable» (IV, 28) ou évoque le climat équilibré et idéal de l'Ionie (I, 142 ; III, 106), mais sans jamais en tirer de conclusions sur la psychologie ou les mœurs des habitants.

D'une manière générale, le milieu naturel est pris en considération pour l'influence *indirecte* qu'il exerce sur le mode de vie d'un peuple : il peut constituer un défi, un obstacle à contourner, ou un auxiliaire précieux. Ainsi, les Scythes nomades peuvent esquiver les attaques de l'ennemi grâce à leurs déplacements permanents, mais ces déplacements ne sont eux-mêmes possibles qu'à la faveur d'une terre propice à l'élevage et sillonnée de fleuves (IV, 47). Citons encore l'exemple des Péoniens qui habitent sur le lac Prasias et dont le mode de vie n'est que communion avec leur milieu (V, 16) : ils ont des maisons sur pilotis et chaque nouveau marié doit contribuer à renforcer la plate-forme de trois pieux ; le lac regorge de poissons que les indigènes remontent à pleins paniers à travers une trappe découpée dans le sol de leurs maisons. C'est l'exemple type d'un peuple qui s'est accommodé d'un environnement bien particulier et dont la spécificité ne saurait être décrite indépendamment de son milieu. Dans l'*Enquête*, le milieu naturel donne sa marque à bien des aspects de la vie quotidienne et à nombre de

yeux, des qualités de leurs cheveux (cheveux roux des Boudines, IV, 108 ; calvitie des Argippéens, IV, 23 — également dotés d'un nez épaté et d'un menton proéminent —, cheveux crépus des Ethiopiens de Libye, VII, 70, des Libyens et Colchidiens, II, 104 ; cheveux raides des Ethiopiens d'Asie, VII, 70) ; de la couleur de leur peau (peau brune des Libyens et des Colchidiens, II, 104, peau noire des Ethiopiens, II, 22, des petits hommes de Libye rencontrés par les Nasamons, II, 32, des Indiens, III, 101) ou de leur sperme (III, 100), ou encore de leur bonne santé (celle des Egyptiens, II, 77). Ces notations sont éparées et n'ont rien de systématique.

(7) *Αἰγύπτιοι ἅμα τῷ οὐρανῷ τῷ κατὰ σφέας ἐόντι ἑτεροίῳ καὶ τῷ ποταμῷ φύσιν ἀλλοίην παρεχομένῳ ἢ οἱ ἄλλοι ποταμοί, τὰ πολλὰ πάντα ἔμπαλιν τοῖσι ἄλλοις ἀνθρώποισι ἐστήσαντο ἥθεά τε καὶ νόμους.*

(8) En fait, Hérodote ne cite pas la norme grecque, mais se réfère aux «autres hommes» — manifestation on ne peut plus claire de l'ethnocentrisme qui prévalait alors. Voir *infra*.

(9) On ne suivra donc pas Guy LACHENAUD, *Mythologies, religion et philosophie de l'histoire dans Hérodote*, Paris, 1978, p. 446, quand il reproche à Hérodote de ne pas justifier le rapport de cause à effet qu'il suppose entre la nature du sol (*οὐρανῷ* ?) et du fleuve et les coutumes égyptiennes, ni lorsqu'il ajoute que l'historien semble avoir appliqué avec quelque naïveté une théorie d'emprunt.

(10) Sur la «rhétorique de l'altérité» mise en œuvre par Hérodote, cf. F. HARTOG, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1991², p. 225 sq. : «Pour traduire la différence, le voyageur a à sa disposition la figure commode de l'inversion où l'altérité se transcrit en anti-même».

coutumes, mais il ne détermine pas de façon stricte la complexion et la psychologie du peuple qui l'habite. Sur ce point comme sur d'autres, Hérodote ignorait l'esprit de système.

Tel n'est pas le cas du traité hippocratique *des Airs, des Eaux et des Lieux* qui énonce, lui, des règles générales ⁽¹¹⁾ avec exemples à l'appui. Rappelons que ce traité se compose de deux parties : l'une, plus proprement médicale, invite le médecin itinérant à tenir compte, dans ses diagnostics, des eaux absorbées par les habitants de la contrée, de l'exposition aux vents et des changements climatiques saisonniers ; la seconde s'écarte de ces visées purement pratiques pour expliquer, par la prise en compte des mêmes paramètres, les différences physiques et psychologiques entre Européens et Asiatiques.

A tel milieu, défini par la nature du sol (rocailleux ou bien arrosé), la qualité des eaux absorbées (salubres ou insalubres, selon qu'il s'agit d'eaux de pluie ou d'eaux dormantes), les particularités du climat — à tel milieu, donc, correspond tel type d'hommes. Il ne s'agit pas de coïncidences, mais d'un lien étiologique systématique : ces facteurs naturels ont une influence sur les traits à la fois physiques et moraux des habitants. Leurs effets se conjuguent.

Les eaux absorbées, d'abord, ont un effet sur la santé. Ainsi, l'insalubrité des eaux dormantes explique-t-elle la physiologie pathologique des riverains du Phase (15), tandis que les gens d'Asie centrale doivent leur santé resplendissante à la qualité des eaux de pluie qu'ils consomment (12).

Le deuxième facteur fondamental réside dans la nature du sol :

«en général, dit l'auteur, le physique et le caractère des hommes correspondent à la nature du pays» ⁽¹²⁾.

Et d'opposer deux types de sols et les deux sortes d'hommes qui peuplent chacun d'eux : un sol gras, mou et bien arrosé produit des hommes charnus, sans résistance, généralement lâches et, au surplus, obtus dans le domaine des «arts» (τέχναι), alors qu'une terre avare, sèche et successivement sujette aux rigueurs de l'hiver et à la canicule estivale fait des hommes nerveux, travailleurs, courageux au combat et ingénieux en matière d'«arts». Cette règle générale rappelle en partie celle par laquelle Hérodote conclut l'*Enquête*, à ceci près que le rapport de cause à effet est ici explicite et qu'il est précisé par un raisonnement physiologique, à cette différence aussi qu'Hérodote limitait l'impact du milieu à l'attitude guerrière, sans l'étendre, comme c'est ici le cas, aux domaines du travail (23) ou de l'habileté technique (24). De plus, ce principe trouve ici confirmation au sein des descriptions ethnographiques elles-mêmes : ainsi les Scythes et les riverains du Phase relèvent-ils de la première catégorie, celle de ces hommes mous qui vivent dans un milieu naturel imprégné d'humidité.

Le troisième paramètre pris en compte constitue toutefois le facteur décisif, puisqu'il conditionne à la fois la nature du sol et celle de ses habitants (13) : il s'agit du climat, dont les effets divergent selon qu'il est équilibré ou non, selon qu'il est uniforme ou contrasté. Ainsi, un climat uniforme peut être équilibré ou déséquilibré. Il est déséquilibré si la chaleur ou le froid y prédomine de façon excessive comme c'est le cas dans les pays du Sud (Libye,

(11) Des règles générales, mais non universelles : il arrive que l'auteur nuance sa pensée de l'expression ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ «le plus souvent» (24).

(12) 24 : ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρας τῇ φύσει ἀκολουθεῖν καὶ τὰ εἶδεα τῶν ἀνθρώπων καὶ τοὺς τρόπους.

Egypte), victimes d'un excès de chaleur, et dans les contrées septentrionales comme la Scythie, qui, elle, pâtit du grand froid. Ce déséquilibre est cause d'une mauvaise santé : c'est l'humidité excessive qui explique que les Scythes soient malsains ; de même, les riverains du Phase, qui vivent dans une région marécageuse et humide au Nord de l'Asie, respirent un air chargé d'humidité qui leur vaut d'être si gras qu'on ne leur voit pas les articulations et qu'ils sont incapables d'effort physique. Au contraire, le climat tempéré dont jouit la région d'Asie centrale assure à ses habitants une bonne santé et une taille particulièrement élevée.

Mais ces deux types climatiques ont en commun une uniformité dont les conséquences sont identiques : les hommes qui les subissent sont physiquement semblables les uns aux autres, ils sont mous et sans ressort, leur esprit est en proie à une léthargie permanente, ils se montrent paresseux au travail et lâches au combat.

Les effets de ces climats uniformes s'opposent à ceux du climat contrasté par des changements saisonniers marqués, le climat des Européens autres que les Scythes, parmi lesquels figurent évidemment les Grecs. Ce sont des hommes physiquement bien individualisés (19, 23), pleins de fougue et de vigueur, à l'intelligence vive, travailleurs et belliqueux.

Du point de vue physique, les hommes sont donc traités comme les plantes ou les animaux : «Ce que la terre produit est en tous points conforme à la terre elle-même» (13), «ce que la terre produit» (*τὰ ἐν τῇ γῇ φυόμενα*) désignant à la fois les productions végétales et les êtres vivants. De même, le climat produit à certains égards des effets identiques sur les animaux et sur les hommes : au centre de l'Asie, les bestiaux sont florissants tout comme les hommes (14), alors qu'en Scythie, hommes et bêtes ont en commun une faible fécondité (19). L'homme subit donc l'influence de son milieu naturel au même titre que les plantes et les bêtes : sur le plan physique.

Mais la dimension morale de l'homme est également affectée par le milieu naturel. Cette extension au champ moral est, comme on l'a pu montrer (15), une conséquence des guerres médiques, dont les Grecs ont déduit la faiblesse des barbares d'Asie. La bipolarisation qu'elle entraîne a pour corollaire l'insertion du monde grec dans le champ ethnologique. Il est vrai que cette même perspective morale permet d'imposer certaines limites à l'influence du milieu, notamment par la voie des usages et institutions (16).

Certains usages coutumiers, qui jouent leur rôle dans l'explication des différences ethniques, sont indépendants du milieu dans lequel ils sont pratiqués et plusieurs ethnies sont même caractérisées sans qu'il soit fait la moindre allusion au milieu naturel qui leur est propre. Ainsi des Macrocéphales (14) ou des Sauromates (17).

Qui plus est, les institutions politiques sont présentées comme susceptibles de contrer l'influence du milieu, selon qu'elles répondent ou non à un principe égalitaire (16, 24) : les citoyens d'un régime égalitaire font preuve de bravoure parce qu'ils se battent pour eux-mêmes, alors que les sujets d'un despote, peu désireux de prendre des risques pour autrui, se montrent d'une insigne lâcheté (17). Les institutions égalitaires sont donc à même de rendre vaillants

(13) 24 : *τὰ ἐν τῇ γῇ φυόμενα πάντα ἀκόλουθα εἶναι τῇ γῇ.*

(14) 12 : *τά τε ἐν τρεφόμενα κτήνεα εὐθηνεῖν εἰκός.*

(15) J. JOUANNA, «Les causes de la défaite des Barbares chez Eschyle, Hérodote et Hippocrate», *Ktèma*, 6, 1981, pp. 3-15.

(16) Pour une analyse plus précise de l'influence du νόμος sur le moral et le physique des peuples, voir J. JOUANNA (n. 2), pp. 314-318.

(17) Cf. HÉRODOTE, V, 78.

des hommes que les conditions climatiques prédisposent à la passivité et à la lâcheté (16, 24), et, à l'inverse, un homme par nature brave et courageux peut devenir lâche sous l'effet d'un régime despotique (16). Reste que l'auteur présente le paramètre politique comme un facteur secondaire⁽¹⁸⁾ et que les effets de ce dernier se limitent à un champ plus restreint que ceux du milieu naturel, à savoir la seule attitude au combat.

Si le milieu naturel n'est pas, dans ce traité, une fatalité absolue, force est de constater qu'il exerce une influence prépondérante. Il apparaît comme facteur agissant non seulement dans l'énoncé des règles générales, mais à l'intérieur même des descriptions ethnographiques. Son rôle est à ce point fondamental qu'aucune de ses particularités n'est signalée à titre gratuit, comme c'était souvent le cas chez Hérodote : aucune n'apparaît sans conséquences.

Les contrées évoquées dans ce traité restent relativement proches du monde grec. Mais il est des régions où le milieu naturel se révèle d'une tout autre importance : il s'agit des confins du monde habité, qui relèvent d'une autre strate mentale que les pays limitrophes du monde grec. On sait que, dans la pensée grecque classique, le monde s'organise grosso modo en cercles concentriques autour d'un centre grec — Delphes dans la pensée mythique⁽¹⁹⁾, l'Ionie chez les ethnographes, généralement originaires d'Asie mineure⁽²⁰⁾. L'ethnocentrisme semble du reste inhérent aux représentations du monde⁽²¹⁾, tant il est vrai que décrire l'étranger, c'est chercher avant tout à définir sa propre identité. Or cet ethnocentrisme géographique ne va pas sans prolongements ethnographiques⁽²²⁾.

Autour de ce centre grec se dessine un premier cercle, qui comprend les peuples plus ou moins en contact avec les Grecs, ceux qui ont peu ou prou fait l'objet d'une *autopsia* et qui paraissent généralement pourvus d'une dimension historique. Ce sont les peuples concernés par le système étiologique d'Hippocrate et par la règle énoncée en conclusion de l'*Enquête* (IX, 122).

Il n'en va pas de même du second cercle, des peuples des confins du monde habité⁽²³⁾, connus uniquement par ouï-dire. Ceux-là relèvent d'une autre sphère, les rapports entre les

(18) 16 : αἱ ὥραι αἴτιαι μάλιστα (...) καὶ προσέτι διὰ τοὺς νόμους. Cf. 23.

(19) Delphes, désignée par Pindare comme le nombril de la terre (γῆς ὀμφαλός), passait pour le centre de la Grèce et du monde habité dans son ensemble ; cf. STRABON, IX, 3, 6 : τῆς γὰρ Ἑλλάδος ἐν μέσῳ πῶς ἐστὶ τῆς συμπάσης..., ἐνομίσθη δὲ καὶ τῆς οἰκουμένης — c'est là que s'étaient rencontrés les deux aigles que Zeus avait lâchés, l'un au couchant, le second à l'extrémité orientale de la terre (*ibid.*, avec référence à Pindare).

(20) Ainsi, pour HÉRODOTE, I, 142, l'Ionie jouit du meilleur climat au monde, celui qui, contrairement à ce qui se produit dans les pays du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, ne fait souffrir ni du froid, ni de l'humidité, ni de la sécheresse, ni de la chaleur. Mais la géographie ionienne a elle-même hésité entre un centrage vague et un centrage ponctuel. Cf. A. BALLABRIGA, *Le Soleil et le Tartare. L'image mythique du monde en Grèce archaïque*, Paris, 1986, p. 64 sq.

(21) L'ethnocentrisme est une caractéristique notoire des cartes-images, représentations à caractère spéculatif et symbolique qui s'étendent à des régions lointaines ou imaginaires et que G. KISH, *La Carte, image des civilisations*, Paris, 1980, p. 9 sq., oppose aux cartes-instruments figurant, dans un but utilitaire, un espace circonscrit et bien connu. Cf. A. BALLABRIGA (n. 20), Paris, 1986, pp. 62-64.

(22) Les Ioniens pouvaient eux-mêmes constater l'universalité de cet ethnocentrisme. XÉNOPHANE, B 16 Diels-Kranz, notait ainsi que les Ethiopiens se figuraient leurs dieux camus et noirs, tandis que les Thraces attribuaient aux leurs des yeux bleus et des cheveux roux. Hérodote faisait, quant à lui, observer que les Egyptiens appelaient barbares ceux qui ne parlaient pas la même langue qu'eux (II, 158) et que les Perses estimaient les peuples étrangers en proportion inverse de leur éloignement (I, 134) — des remarques qui ne pouvaient guère qu'atteindre les Grecs au passage (voir aussi la fameuse anecdote de Darius proposant à des Grecs et à des Indiens d'échanger leurs coutumes funéraires, III, 38).

(23) Αἱ ἐσχατιαὶ τῆς οἰκουμένης (HÉRODOTE, III, 106).

hommes et la nature y sont tout autres. Le milieu de vie prend dans la description ethnographique une place considérable. Alors qu'on imagine aisément qu'un pays comme la Perse soit évoqué sans qu'il soit véritablement fait mention des conditions naturelles dans lesquelles on y vit, la chose ne paraît guère envisageable pour un peuple des confins.

Ctésias en offre un exemple emblématique. On ignore si, dans les *Persica*, ouvrage qu'il consacra à l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses, l'historien évoquait en détail le milieu naturel de ces peuples, mais il est certain que ces pays étaient dotés d'une dimension historique et évolutive et qu'il s'y détachait des individus. Au contraire, les fragments des *Indica* sont suffisamment nombreux et caractéristiques pour permettre d'affirmer que la dimension temporelle en était absente, que l'Inde apparaissait comme un pays sans histoire où régnaient l'éternel présent et la répétition, où l'on ne pouvait distinguer d'individus au sein des groupements humains. La vie de ce peuple paraissait déterminée avant tout par les conditions naturelles. En fait, ce clivage, déjà présent chez Hérodote, ne fait que se manifester plus clairement chez Ctésias du fait qu'il consacre aux deux peuples des ouvrages distincts.

Les peuples des confins vivent sous la dépendance étroite des conditions naturelles. La nature du bout du monde est une nature généreuse, qui regorge de métaux et de produits précieux. «Les extrémités de la terre habitée, dit Hérodote, ont reçu en partage ce qu'il y a de plus beau» (24). Il s'agit de produits de luxe aux yeux des Grecs : l'argent, les pierres précieuses dont regorge l'Inde de Ctésias (25) ; les aromates dont l'Arabie d'Hérodote a l'exclusivité (26) ; l'ébène d'Ethiopie (III, 114) ; l'étain et l'ambre qui, pour Hérodote, viennent on ne sait d'où, mais à n'en pas douter d'une extrémité du monde (III, 115) ; enfin et surtout, l'or que l'Inde (27), l'Ethiopie (28) et le Nord de l'Europe (29) recèlent à profusion.

Autre générosité de ce milieu des confins, plus importante dans la vie quotidienne des indigènes : la nature y produit d'elle-même. Ainsi les Indiens d'Hérodote disposent-ils d'une graine de la taille du millet, enfermée dans une cosse, et qui pousse sans culture. Certains d'entre eux la recueillent, la font bouillir sans la décortiquer et la consomment (III, 100). Les Ethiopiens à Longue Vie disposent d'une prairie appelée *Table du Soleil* qui produit spontanément des viandes bouillies dont les Ethiopiens n'ont plus qu'à se nourrir (III, 18). Ctésias évoque une fontaine d'or liquide, une huile que l'on recueille à la surface d'un lac, les fruits délicieux de l'arbre *siptachora*, l'ambre que l'on recueille dans le fleuve *Hyparchos*, le miel qui coule en torrent — toutes productions spontanées de la nature, dont certaines permettent directement de se nourrir.

On sait comment l'étude conjuguée de deux épisodes littéraires, celui des troupeaux du Soleil chez Homère, des Ethiopiens à Longue Vie chez Hérodote, permet à Jean-Pierre Vernant de

(24) HÉRODOTE, III, 106 : *Αἱ δ' ἐσχάται κως τῆς οἰκεμένης τὰ κάλλιστα ἔλαχον*. De même, en III, 116 : «Ces régions extrêmes, qui enveloppent et enserrent entre elles le reste du monde, semblent posséder à elles seules ce qui nous paraît le plus beau et le plus rare» : *τὰ κάλλιστα δοκέοντα ἡμῖν εἶναι καὶ σπανιώτατα*.

(25) L'argent : CTÉSIAS, *Indica*, 26 ; les pierres précieuses : *Indica*, 6 et 11. Dans les références aux *Indica*, les numéros renvoient aux paragraphes du fragment F45 (= PHOTIUS, *Bibliothèque*, 72, 45a21-50a4) du corpus établi par F. JACOBY, *FGrHist* 688.

(26) L'encens, la myrrhe, la cannelle, le cinname et le *lédanon* (HÉRODOTE, III, 107-112).

(27) HÉRODOTE, III, 106 ; CTÉSIAS, *Indica*, 26.

(28) HÉRODOTE, III, 114.

(29) HÉRODOTE, III, 116.

mettre en évidence un code alimentaire sous-jacent qui définissait l'homme, dans une double opposition aux dieux et aux bêtes, par la consommation de pain et de vin, et donc par l'activité agricole⁽³⁰⁾. Cette dernière caractérise plus précisément la norme grecque à laquelle, comme l'illustre la riche palette des usages alimentaires déployée dans l'*Enquête*⁽³¹⁾, tous les peuples sont loin de se conformer. Le travail n'en demeure pas moins un idéal tout relatif, dans la Grèce classique plus qu'ailleurs, et le rêve d'une nature aux productions spontanées est bien attesté, au moins depuis le mythe de l'Age d'Or tel qu'il se présente chez Hésiode : les hommes de la race d'or avaient à eux «tous les biens».

«Le sol fécond, dit le poète, produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre»⁽³²⁾.

Cette utopie est encore bien vivante à l'époque classique, notamment chez les poètes comiques⁽³³⁾, qui évoquent l'Age d'Or dans un passé lointain⁽³⁴⁾ ou dans un avenir qu'ils appellent de leurs vœux⁽³⁵⁾. Citons, par exemple, cet extrait des *Amphictions* de Téléclicidès, poète comique contemporain de Périclès :

«la nourriture apparaissait spontanément. Dans tout ruisseau coulait du vin. Le pain d'orge se battait avec le pain de froment autour de la bouche des hommes, en les suppliant de l'avaler s'ils aimaient le pain le plus blanc. Le poisson venait dans les maisons, se faisait frire tout seul et se servait sur la table...»⁽³⁶⁾.

L'ethnographie transfère donc sur un axe spatial le rêve que le mythe des Ages projette sur un axe temporel. A preuve, l'insistance avec laquelle Ctésias qualifie les Indiens de *δικαιοτάτοι* — qualité éminente des hommes de l'Age d'Or⁽³⁷⁾. Ce sont les *Κυνοκέφαλοι*, les Hommes à tête de chien, qui, parmi les Indiens de Ctésias, vivent au plus près des conditions de l'Age d'Or. Ce peuple de justes (37 : *δίκαιοι πάνυ*), qui jouit de la plus grande longévité au monde (43 : *μακροβιώτατοι πάντων ἀνθρώπων*) et qui n'est pas affecté par la guerre (41 : *ἀπολέμητοι*), n'a nul besoin de travailler (40 : *οὐκ ἐργάζονται*) : la nature pourvoit à tout. Le nom du fleuve *Hyparchos* le désigne comme «porteur de tous les biens» (36 : *φέρων πάντα τὰ ἀγαθὰ*), celui de l'arbre *siptachora* signifie «doux», «agréable» (112). Ce *siptachora* prodigue ses fruits, les troupeaux procurent le lait, la chasse fournit les vêtements sous forme de peaux de bêtes et la viande, que le soleil prend soin de «rôtir» (40 : *ὀπτῶσι πρὸς τὸν ἥλιον*). Pourtant, si

(30) J.-P. VERNANT, «Les troupeaux du Soleil et la Table du Soleil», *Revue des Etudes grecques*, 1972, pp. XIV-XVII.

(31) On pourra se reporter à M. ROSSELLINI et S. SAID, «Usages de femmes et autres nomoi chez les «sauvages» d'Hérodote : essai de lecture structurale», *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, VIII, 1978, pp. 949-1005.

(32) HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, 116-119, trad. P. Mazon.

(33) On se reportera notamment aux fragments de la comédie ancienne qu'ATHÉNÉE, *Deipnosophistes*, VI, 267e sq., cite comme exemples de sociétés sans esclaves.

(34) TÉLÉCLÉIDÈS, I Kock (ATHÉNÉE, VI, 268b-d), traduit et annoté par J.-C. CARRIÈRE, *Le Carnaval et la Politique*, Paris, 1983, pp. 264-266.

(35) PHÉRÉCRATE, 130 Kock (ATHÉNÉE, VI, 269c-e), traduit et annoté par J.-C. CARRIÈRE, p. 268 sq.

(36) Traduction de J.-C. CARRIÈRE, p. 264.

(37) De même, la très grande taille (Ethiopiens à Longue Vie : HÉRODOTE, III, 20), la très grande longévité (des Ethiopiens à Longue Vie : HÉRODOTE, III, 23 ; des Indiens de Ctésias F 45 (32)), la très grande beauté (des Ethiopiens à Longue Vie : III, 20) relèvent d'une rhétorique de l'hyperbole propre à qualifier un monde idéal. Ainsi l'Inde de Ctésias est-elle par excellence le pays du superlatif : immensité de l'Inde, aussi grande à elle seule que le reste de l'Asie, proportions de l'Indus, multitude de la population indienne, chaleur intense, taille gigantesque de nombre d'animaux (coqs, chiens, moutons, chèvres...), grande longévité des hommes, roseaux extrêmement épais... Le superlatif s'exerce plus rarement dans le sens du très petit, avec les Pygmées ou le *dicaïron*, un oiseau gros comme un œuf de perdrix.

la nature des confins conserve certains traits de l'Age d'Or, elle est loin de se confondre avec lui : c'est un milieu qui expose l'homme à une multitude de dangers ⁽³⁸⁾.

La première source de danger réside dans le climat : les extrémités du monde habité sont des régions proches du désert invivable, dont le climat excessif s'oppose à celui, tempéré, du centre de la terre : cette distribution des climats découle de l'image d'un monde plat, comme il ressort de la description du climat indien par Hérodoté, III, 104 : à l'extrémité orientale du monde, celle d'où le soleil «décolle» le matin pour «atterrir» ou «amerrir» le soir aux confins occidentaux, l'Inde est le pays le plus proche du soleil levant et le plus éloigné du couchant ⁽³⁹⁾ ; il y fait donc très chaud le matin et très froid le soir. De même, chez Ctésias ⁽⁴⁰⁾, l'Inde est exposée à une chaleur étouffante, qui conduit à la mort quantité de gens (*Indica*, 12 : ὅτι ἀλέα πολλή... καὶ πολλοὶ ἐνταῦθα τῷ πνίγει φθείρονται).

La seconde menace que recèlent les confins provient des attaques d'une faune fantastique. Ainsi, les Indiens d'Hérodoté recueillent l'essentiel de leur or dans le désert où des «fourmis» géantes ramènent à la surface de la terre un sable mêlé d'or (III, 102-105). Mais ils doivent s'y rendre au moment où la chaleur est si torride qu'elle conduit les «fourmis» à s'abriter dans leurs terriers. Les Indiens remplissent alors leurs sacs de sable et se retirent en hâte de peur que les bêtes, alertées de leur présence, ne les attrapent et ne les fassent périr. Pour mieux s'enfuir, ils ont imaginé un attelage à deux chameaux et une chamelle. Quand les chameaux commencent à s'essouffler, on les détache, tandis que la chamelle, pressée de revoir ses petits, se précipite sur le chemin du retour. La manière dont les Indiens de Ctésias arrachent l'or aux griffons les expose à des risques comparables ⁽⁴¹⁾. De même les Arabes doivent-ils chez Hérodoté se donner beaucoup de mal (δυσπετέως : III, 107) pour récolter les différents aromates. Il leur faut, par exemple, s'envelopper le corps de peaux de bêtes avant d'aller recueillir la cannelle dans un lac peuplé de «bêtes ailées, fort semblables aux chauves-souris, qui poussent de terribles cris aigus et sont d'une force redoutable» (III, 110) ; ils doivent, tout en prenant la cannelle, protéger leurs yeux contre les attaques animales ⁽⁴²⁾.

D'autres exemples confirment cette image d'un milieu exigeant, où climat et faune agressive représentent une menace constante ⁽⁴³⁾. A ce titre, le milieu naturel exerce une influence sur les mœurs : la nécessité de survivre impose ou suggère des pratiques spécifiques. La nature devient un défi propre à stimuler la ruse de l'homme.

(38) Les Ethiopiens à Longue Vie font à cet égard exception, mais ils ne se confondent pas pour autant avec la race d'or : l'existence chez eux de prisons et de prisonniers montre que la justice n'y est pas souveraine.

(39) Comme le note A. BALLABRIGA (n. 20), p. 157, «le raisonnement renvoie fondamentalement à la course apparente du soleil vue depuis la Grèce. Le soleil est au «zénith» quand il y est pour les Grecs».

(40) Ctésias a cependant du climat indien une image différente, et à certains égards inverse de celle d'Hérodoté, puisque selon lui «le soleil, à son lever, produit de la fraîcheur pendant la première moitié du jour et pendant l'autre moitié il provoque une grande chaleur dans la plupart des régions de l'Inde». (18 : ὁ δὲ ἥλιος ἀνίσχων τὸ ἡμισυ τῆς ἡμέρας ψυχρὸς ποιεῖ, τὸ δ' ἄλλο λίαν ἀλεεινὸν ἐν τοῖς πλείστοις τῶν τῆς Ἰνδικῆς τόπων).

(41) Cf. ÉLIEN, *De la nature des animaux*, IV, 27 = *FGrHist* 688 F 45h.

(42) On pourrait encore citer, chez Ctésias, le *martichoras*, bête anthropophage dont la piqure est mortelle, et l'âne sauvage, qui donne la mort à coups de corne, de talon et de dents.

(43) Aussi la distinction effectuée par A. O. LOVEJOY et G. BOAS, *Primitivism and related ideas in Antiquity*, Baltimore, 1935, pp. 9-11, entre un primitivisme «doux» (soft primitivism, apparenté à l'Age d'Or) et un primitivisme «dur» (hard primitivism, où la nature est sans indulgence, où l'homme doit se défendre contre les bêtes, etc.) n'est-elle pas opératoire dans le cas présent.

Un autre trait distingue encore nettement les extrémités de la terre des conditions de l'Age d'Or : elles constituent un milieu où l'homme se rapproche de l'animal, où les limites s'estompent entre les espèces. L'analogie est parfois explicite : Hérodote dit ainsi que les peuples du Caucase et les Indiens du Sud «s'accouplent en public, *comme les bêtes*» (I, 203 ; III, 101) ⁽⁴⁴⁾. Certaines peuplades combinent des traits humains avec des caractéristiques de telle espèce animale : les *Κυνοκέφαλοι* de Ctésias sont, comme leur nom l'indique, des êtres à tête de chien, qui, comme les chiens, s'accouplent à quatre pattes, qui ne parlent aucune langue, mais comprennent celle des Indiens et s'expriment eux-mêmes par des gestes de muets et par des cris de chiens. Leur description nous a été conservée par Elie et par Photius. Elie l'insère dans son ouvrage sur la nature des animaux, IV, 46, alors que Photius, 37, présente ces créatures comme des hommes (*ἀνθρώπους ... κυνὸς ἔχοντας κεφαλὴν*). Les avatars de la tradition indirecte ne font que refléter une caractérisation ambivalente dès l'origine.

Inversement, certains animaux sont décrits comme ressemblant en partie à l'homme. Ainsi du *martichoras* de Ctésias, qui a la taille d'un lion et la queue d'un scorpion, mais dont la face ressemble à celle d'un homme. Ce processus conduit parfois à une inversion des attributs : chez Ctésias, le *bittacos* est un oiseau doté de la parole et pouvant parler n'importe quelle langue tout comme un homme (*ὥσπερ ἄνθρωπον*), alors que les Hommes à tête de chien, peuplade indienne, ne savent s'exprimer que par cris et par gestes.

Or, cette évolution ou régression vers l'animalité est clairement liée au milieu naturel et à ses changements en fonction de l'éloignement par rapport au centre du monde, comme l'illustre le fameux exemple des soldats de Cambyse qui, progressant vers l'Éthiopie, l'une des extrémités du monde, deviennent de plus en plus sauvages : ils mangent d'abord leurs vivres, puis leurs bêtes de somme, puis de l'herbe, puis, lorsqu'ils arrivent au désert, tirent au sort un homme sur dix pour le manger (III, 25) — or, s'entredévorer est, aux yeux des Grecs, un trait proprement animal ⁽⁴⁵⁾. Ce changement de mœurs prend sa source dans le milieu : c'est le désert qui, n'offrant plus de pitance animale ni végétale, conduit ceux qui s'y trouvent à s'entredévorer pour survivre. Mais, indépendamment de circonstances contraignantes, ce sont aussi les confins du monde qui abritent les rares anthropophages dont il soit question (III, 99) ⁽⁴⁶⁾.

Les confins sont en effet le haut lieu des monstruosité, tant dans le domaine des comportements que dans celui de l'apparence physique : c'est là que Ctésias situe des hommes n'ayant qu'une jambe et s'abritant à l'ombre de leur pied, des créatures aux oreilles gigantesques, des femmes qui n'enfantent qu'une fois, des hommes privés d'anus ; c'est là qu'Hérodote situe des créatures sans tête aux yeux placés sur la poitrine... Les confins offrent ainsi l'occasion de décliner l'antithèse de l'humanité.

(44) Une assimilation réprochée par Hérodote (cf. II, 64).

(45) Cf. HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, 277 sq. : «Que les poissons, les bêtes, les oiseaux ailés se dévorent entre eux (*ἐσθόμεν ἀλλήλους*), puisqu'il n'est point chez eux de justice ; mais aux hommes (Zeus) a donné la justice, qui est de loin ce qu'il y a de meilleur».

(46) Le symbolisme dont s'accompagne l'éloignement géographique se retrouve couramment dans les récits de voyage grecs. Voir, par exemple, le *Périple* d'Hannon (texte reproduit et traduit par J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique* (IV^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.), École française de Rome, 1978, pp. 392-396) et l'analyse qu'en donne C. JACOB, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, 1991, pp. 76-84 (p. 84) : «au fil d'une série de paliers, marquant notamment une régression culturelle régulière des populations rencontrées, les Carthaginois sont progressivement sortis du monde humain pour entrer dans une dangereuse proximité avec le divin et parvenir enfin dans cette île des Gorilles où s'effaçaient les frontières de l'humain et de l'animal, les contraignant à adopter eux-mêmes un comportement sauvage et barbare».

S'agissant de ces contrées, nos auteurs ne se sont guère souciés d'établir un rapport de cause à effet entre le milieu naturel et les caractéristiques des habitants, si l'on excepte un point très précis, que nous avons déjà évoqué, mais qui trouve une application éminente aux confins du monde : il s'agit de la couleur de la peau. On a vu qu'Hérodote (II, 22) présentait la teinte de peau noire comme une conséquence de la brûlure du soleil, en accord d'ailleurs avec l'étymologie même de *Αἰθίοψ*, «homme au visage brûlé» (par le soleil) ⁽⁴⁷⁾. Or les confins se prêtent particulièrement à cette «brûlure» dans la mesure où on les croit plus proches du soleil que le reste du monde.

Cette influence du milieu sur les hommes demeure donc un cas isolé, qui n'est pas spécifique aux confins et qui ne fait d'ailleurs pas l'unanimité, puisque Ctésias, tout en admettant que les Indiens vivent plus près du soleil que le commun des mortels, refuse d'imputer à ses effets la couleur de leur peau, pour la bonne raison qu'il a vu des Indiens blancs ⁽⁴⁸⁾.

Les confins du monde constituent donc une sphère du tout autre, marquée au sceau de l'ambivalence ⁽⁴⁹⁾. Relevant de l'utopie par certains de ses aspects ⁽⁵⁰⁾, elle présente à d'autres égards l'envers de la civilisation, empreint de bestialité, de sauvagerie, de monstruosité. Cette dualité du rêve et du repoussoir rejoint les deux axes selon lesquels l'époque classique s'est représenté l'évolution de l'humanité. Aux confins du monde représentés comme pays de cocagne correspond le mythe de l'Age d'Or, à partir duquel l'humanité n'a fait que déchoir. A ce titre, ce genre de représentations est propre à supporter une critique de la civilisation contemporaine. C'est particulièrement net dans l'histoire des Ethiopiens à Longue Vie. Il se pourrait de même que les Indiens *δικαιότατοι* de Ctésias aient été une manière discrète de dénoncer, par contraste avec l'univers des *Persica*, l'arbitraire qui régnait à la cour achéménide et la trahison qui triomphait dans les rapports entre les Perses.

A l'inverse, quand les confins du monde apparaissent peuplés de sauvages et d'êtres bestiaux, ils évoquent la conception de l'évolution humaine, et grecque, comme progrès, passage de la sauvagerie primitive à la civilisation ⁽⁵¹⁾, conception qui jouit d'un grand succès au v^e siècle et dont on trouve des échos chez les trois grands tragiques ⁽⁵²⁾, tout comme dans l'*Ancienne Médecine* d'Hippocrate, 3 sq., et dans l'«Archéologie» de Thucydide. Elle correspondait à une assurance, à une confiance en l'homme qui s'épanouissent pleinement au siècle de Périclès. L'oscillation entre les pires sauvages et les plus justes des hommes, entre nature dangereuse et nature généreuse, s'intègre dans cette dualité de l'imaginaire du tout autre, projeté ici dans l'espace, là dans le temps, et dans une alternative d'assurance et d'(auto)critique. En raison de ce statut particulier, cette sphère demeure coupée du monde, au point qu'on n'y voit jamais

(47) Sur le sens étymologique de *Αἰθίοψ*, voir A. BALLABRIGA (n. 20), p. 209 sq.

(48) CTÉSIAS, *Indica*, 19. Par la suite, le rapport causal posé dans l'*Enquête* fut notamment rejeté par Onésicrite, qui fit valoir que la proximité du soleil était la même pour tous (cf. STRABON, XV, 1, 24 : τὸν ἥλιον ἴσον πάντων διέχοντα) et que sa chaleur n'expliquait pas la couleur de peau des Noirs, puisque les nouveau-nés étaient noirs sans avoir jamais été atteints par ses rayons. Mais le succès d'Hérodote à travers les temps assura à sa conception une large diffusion. On la retrouve par exemple chez PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios de Tyane*, II, 18. En fait, la question devait rester longtemps débattue. On trouvera des références dans F. M. SNOWDEN, *Blacks in Antiquity*, Cambridge, 1970, p. 258, n. 6.

(49) Une ambivalence déjà soulignée à d'autres égards par M. ROSSELLINI et S. SAID (n. 31).

(50) L'intemporalité est à compter parmi ces traits proprement utopiques.

(51) Dans son «Archéologie», Thucydide explicitait lui-même l'analogie entre l'étranger d'aujourd'hui et le Grec d'autrefois lorsqu'il affirmait trouver chez les Barbares de son temps des mœurs en usage chez les Grecs de jadis (I, 6).

(52) ESCHYLE, *Prométhée*, v. 447 sq., SOPHOCLE, *Antigone*, vv. 332-371, EURIPIDE, *Suppliants*, vv. 201-213.

introduire de *vómoi* nouveaux, que le temps n'y laisse pas sa trace. La nature s'y montre toute-puissante sans pour autant inscrire l'homme dans un système étiologique bien défini.

On peut dire, pour conclure, qu'à des titres divers l'homme ne paraît guère envisageable en dehors de son milieu naturel. Ce dernier est générateur de différences entre les peuples, de façon directe et prépondérante pour l'auteur hippocratique, de manière indirecte pour Hérodote et Ctésias, beaucoup moins enclins à théoriser et à expliquer.

Mais en explorant l'étranger, les Grecs cherchaient avant tout à s'en démarquer pour définir leur propre identité. Dans cette perspective, le milieu naturel eut à jouer un rôle spécifique. Hostile ou bienfaisant dans les contrées du bout du monde, il permettait d'établir un jeu entre deux extrêmes, de définir le milieu de vie des Grecs comme l'antithèse de la sauvagerie et de l'utopie, comme un milieu sans générosité, mais sans danger excessif. Les Grecs, et, de manière plus générale, le monde qu'ils tenaient pour civilisé, se démarquaient ainsi de l'humanité idéale et de la sauvagerie bestiale.

De son côté, en ne faisant de l'homme qu'un être vivant parmi d'autres, sujet tout comme les plantes et les bêtes aux influences de l'environnement, le traité hippocratique faisait sortir l'homme de son isolement sacré. En même temps, il insérait les Grecs dans le champ ethnologique, mais au prix d'une bipolarisation tributaire des affrontements militaires et idéologiques. Si l'image des confins du monde permettait d'opposer les conditions de vie du commun des *mortels* tant à celles des bêtes qu'à celles d'êtres quasi divins, le milieu naturel que le traité hippocratique attribuait respectivement aux différentes peuplades contribuait cette fois à définir l'originalité des *Grecs* par rapport au reste de l'humanité. On y peut lire en creux la manière dont les Grecs se représentaient leur propre milieu : une terre avare, qui ne produisait rien d'elle-même et qu'il était nécessaire de travailler et de transformer — les difficultés naturelles et leurs prétendues influences devenant prétexte à des satisfactions d'amour-propre. Le milieu de vie s'intégrait ainsi à la définition des Grecs par eux-mêmes. Le traité hippocratique constitue à ce titre une étape décisive dans l'élaboration de cette définition.

Dominique LENFANT (Strasbourg)

introduire de *vómoi* nouveaux, que le temps n'y laisse pas sa trace. La nature s'y montre toute-puissante sans pour autant inscrire l'homme dans un système étiologique bien défini.

On peut dire, pour conclure, qu'à des titres divers l'homme ne paraît guère envisageable en dehors de son milieu naturel. Ce dernier est générateur de différences entre les peuples, de façon directe et prépondérante pour l'auteur hippocratique, de manière indirecte pour Hérodote et Ctésias, beaucoup moins enclins à théoriser et à expliquer.

Mais en explorant l'étranger, les Grecs cherchaient avant tout à s'en démarquer pour définir leur propre identité. Dans cette perspective, le milieu naturel eut à jouer un rôle spécifique. Hostile ou bienfaisant dans les contrées du bout du monde, il permettait d'établir un jeu entre deux extrêmes, de définir le milieu de vie des Grecs comme l'antithèse de la sauvagerie et de l'utopie, comme un milieu sans générosité, mais sans danger excessif. Les Grecs, et, de manière plus générale, le monde qu'ils tenaient pour civilisé, se démarquaient ainsi de l'humanité idéale et de la sauvagerie bestiale.

De son côté, en ne faisant de l'homme qu'un être vivant parmi d'autres, sujet tout comme les plantes et les bêtes aux influences de l'environnement, le traité hippocratique faisait sortir l'homme de son isolement sacré. En même temps, il insérait les Grecs dans le champ ethnologique, mais au prix d'une bipolarisation tributaire des affrontements militaires et idéologiques. Si l'image des confins du monde permettait d'opposer les conditions de vie du commun des *mortels* tant à celles des bêtes qu'à celles d'êtres quasi divins, le milieu naturel que le traité hippocratique attribuait respectivement aux différentes peuplades contribuait cette fois à définir l'originalité des *Grecs* par rapport au reste de l'humanité. On y peut lire en creux la manière dont les Grecs se représentaient leur propre milieu : une terre avare, qui ne produisait rien d'elle-même et qu'il était nécessaire de travailler et de transformer — les difficultés naturelles et leurs prétendues influences devenant prétexte à des satisfactions d'amour-propre. Le milieu de vie s'intégrait ainsi à la définition des Grecs par eux-mêmes. Le traité hippocratique constitue à ce titre une étape décisive dans l'élaboration de cette définition.

Dominique LENFANT (Strasbourg)